

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 25 (1887)  
**Heft:** 29

**Artikel:** La quittance de loyer : [suite]  
**Autor:** Bonhomme, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-189882>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

tion à personne, mais, telle est la force de l'habitude, qu'à la minute exacte il s'interrompt, brossé toujours du même coup de coude automatique les genoux de son pantalon un peu salis par la poussière, tend la main s'il y a lieu, reçoit son salaire sans mot dire, ou bien salue sa cliente, dit : « Après-demain, » puis court s'occuper d'une autre commande pressée, ou servir une abonnée qui ne plaisante pas sur le chapitre de l'exactitude.

### Cé diablio d'ardzeint.

Quand bin on a étâ fé dein stu mondo po vivrè lè z'ons avoué lè z'autre et que dâi seimblâ qu'on dussè adé bin s'accordâ et bin s'amâ, lâi a oquî que grâvè que cein aulâ coumeint cein dévetrâi allâ : c'est cé diablio d'ardzeint, qu'on ein a jamais prâo, et qu'on fâ totè lè z'herbès dè la St Djan po s'ein garni lo bosson. Dein totè lè condechons, c'est lo mémo refredon : dè la mounia ! dè la mounia ! L'est veré que po lè pourrèz dzeins, lão z'ein faut po poâi sè garni lo pétro ; mà clliâo que sont lo plie einradzi après la brâza, c'est lè retsâ et clliâo que n'ein ont pas fauta.

Assebin, que ne fâ-t-on pas po accrotsi cauquiès centimes : on met lo fû, on assassinè, on robè, on ein-dieusè, on dit dâi meintès, on fâ lè bracaillons, on sè fâ dâi procès, on sè mâriè, pas po la pernetta, mà po sè z'etius, on brocantè lo vin et on lo galizirtè, on sè niézè dein lè ménadzo, et on sè fâ mémameint mômier. Enfin quiet ! tot lo mau dè stu pourro mor do vint dè cé diablio d'ardzeint, kâ du lo taipi dào Mau-bordzet tanqu'âo râi dè Prusse, tsacon l'a po maîtrè et la mâiti dào teimps on arrêté lo balancier dè sa concheince po l'avâi.

On iadzo qu'on l'a, on lo soignè, à mein qu'on ne sâi rupian âo soulon, et l'est maugrâ sè qu'on lo depeinsè, kâ on tint dix iadzo mé à lo gardâ què dè gardâ sè pe proutso pareints.

Djan à Sami étâi moo, et sa fenna, coumeint dè justo, fe férè la bière, crozâ la foussa et préparâ lo repé po lo dzo dè l'eintrâ. Quand lè pareints furont ti quie, on coumeinçà pè dinâ, po allâ âo cimetiro ein après ; mà dévant dè modâ, ion dè clliâo pareints fe à la fenna :

— Cousena Fanchette ! porrâi-t-on pas vairè lo cousin onco on iadzo devant dè l'eintrâ, kâ lâi farâi pliési dè revairè onco cé pourro Djan ?

— Eh ! y'a bio férè ; allâ pi âo pâilo derrâi iô que l'est la bière, que lo couvai n'est pas onco crotsi.

Lo cousin lâi va avoué on part d'autre et quand l'ont découvai la bière, Djan à Sami avâi lè ge aôvai et seimblâvè que rizâi, que clliâo lurons aviont dè la peina à crairè que l'étâi moo.

— Dites vâi, cousena Fanchette, se fe lo cousin ein rewegneint âo pâilo dévant, vo faut pas vo pressâ dè l'eintrâ, kâ n'a pas l'air d'étré bin moo ; vo faut renvoyi dè cauquiès dzo.

— Diabe la reinvoyâ, repond la Fanchette ; y'é dza bin prâo z'u dè tracas dinsè, et ora que lè frais sont fê, faut que partè.

Et ye sont partis.

Un de nos abonnés nous communique la réclame qu'on va lire, cueillie dans un journal de Paris, et que nous trouvons charmante. On ne peut recommander les grands magasins de la *Belle Jardinière* dans un langage plus captivant. Jamais la célèbre Revalescière, jamais les pillules suisses, ni les pastilles Géraudel, ne nous ont été offertes avec des accents aussi poétiques et entraînantes.

### Lettre d'un sénateur à sa femme.

RONDEAU.

Air de la Corde sensible.

En te quittant, je t'ai promis, ma bonne,  
De mon voyage un récit détaillé.  
J'ai, dans le train, dormi depuis Narbonne  
Jusqu'à Paris, où l'on m'a réveillé.

Pas de voiture ! Et juste il pleut à verse.  
Je pars à pied, c'était bien hasardeux ;  
Car tout-à-coup un camion me renverse  
Au coin du quai, dans un ruisseau boueux.

« Vous ne pouvez rester dans cette ornière,  
Monsieur ! me dit un aimable étranger.  
Tenez, voici la *Belle Jardinière*,  
Vous trouverez là de quoi vous changer. »

J'entre et je dis : « Je voudrais qu'on me mette  
Un vêtement complet du meilleur goût ! »  
On m'apporta gilet, chapeau, jaquette,  
Gants, pantalon et chemise, enfin tout.

On eut bientôt réparé mon naufrage ;  
J'étais fort beau, soit dit sans vanité.  
Enfin, pour comble, un superbe équipage,  
Des magasins à l'hôtel m'a porté.

En me voyant, certes tu serais fière,  
Car mon complet m'habille comme un gant.  
Voilà comment la *Belle Jardinière*  
De moi, ma chère, a fait un élégant !

CLÉMENT MAREAU.

### LA QUITTANCE DE LOYER.

V

Ivre de joie, Edmond accepta le siège qu'on lui tendait. La jeune modiste s'assit sur le bord de son lit. Elle reprit bientôt :

— Allez, monsieur, une jeune fille, à Paris, a bien de la peine à gagner sa vie... Surtout dans notre métier de modiste, quand elle n'est aidée par personne... Et le commerce va si mal !... Si vous saviez comme les clientes regardent à se faire un chapeau neuf ! Nous n'avons guère que d'anciennes choses à arranger... Encore, la plupart du temps, les personnes veulent-elles se charger de fournir la forme, le ruban, le velours ; de sorte que nous ne gagnons presque rien.

— Cependant, observa Edmond, enchanté de continuer cet agréable tête-à-tête, on doit encore payer un chapeau assez cher ?

— Trois francs de façon, monsieur.

— Comment ! vous faites un chapeau pour trois francs ?

— Quand on nous fournit les rubans et la forme, oui, monsieur... Vous pensez qu'avec cela on a bien du mal à vivre... Surtout, ajouta Mlle Rose en regardant timidement Edmond, lorsqu'on est comme moi... absolument seule.

— Ainsi, mademoiselle, vous n'avez pas de... famille ?

— Personne, monsieur ; il ne me restait plus qu'un frère ; il est mort dans l'expédition du Tonkin... on l'a jeté à la mer.

— Le pauvre garçon ! murmura Edmond, qui se sentait plein de compassion pour la jeune orpheline.

— J'ai bien encore un oncle, poursuivit Mlle Rose : il m'avait même dit qu'il ne m'oublierait pas et qu'à sa mort il me laisserait son petit avoir ; mais je lui ai écrit deux fois et mes lettres sont restées sans réponse... Il est vrai que je lui demandais un peu d'argent...

— Il habite Paris ?

— Non, monsieur ; il est à Douai, mon pays natal.

— Ah ! vous êtes Douaisienne ?

— Oui, monsieur.

Cependant l'heure s'avancait ; si attrayant que parut l'entretien, Edmond comprit qu'il devait y mettre un terme pour redescendre. Il se leva, mais avant de partir, il ne put s'empêcher de dire à la jeune fille :

— Mademoiselle, comme vous avez bien su tirer parti de votre petite chambre !

— Vous trouvez ?

— C'est charmant, chez vous.

— Vous êtes bien indulgent.

— Du tout... Et c'est gai, c'est mignon, c'est gentil, avec ces chapeaux suspendus, ces fleurs...

— Oh ! il y a au contraire bien du désordre, dit Mlle Rose en essayant de remettre différentes choses à leur place.

— Il y a même un fourneau, une petite batterie de cuisine...

— Il faut bien, monsieur ; car cela coûte trop cher de prendre tous ses repas au restaurant !

— Oh ! Dieu ! pensa Edmond, et c'est si monotone de dîner toujours en tête-à-tête avec ma tante ! si Mlle Rose pouvait de temps en temps venir nous tenir compagnie !

Ah ! cela paraissait dur, de quitter cette chambre, sans seulement pouvoir mettre un baiser au bout des jolis doigts roses de la jeune fille. Et pourtant, il fallait partir.

— Mademoiselle, dit Edmond en faisant quelques pas vers la porte, je vous demande pardon de vous avoir dérangée et retenue si longtemps.

— Du tout... du tout, monsieur...

— Ainsi, vos raisons ne sauraient être meilleures ; ma tante les comprendra parfaitement et vous accordera tout le temps nécessaire.

— Vous croyez ? Oh ! que vous serez gentil de lui dire cela !

— N'ayez aucune crainte, mademoiselle.

Comme Edmond avait ouvert la porte, il la repoussa tout contre et dit à la jeune fille :

— Si vous croyez même, mademoiselle, ne pas pouvoir payer votre terme ce mois-ci, vous pourrez attendre jusqu'au terme prochain... Vous donnerez le tout ensemble.

— C'est trop de bonté ! exclama la jeune modiste toute confuse et comprenant qu'une telle bienveillance traduisait, à n'en pas douter, une sympathie des plus vives de la part du jeune homme, je vous en serai vraiment bien reconnaissante !

— Mais il n'y a pas de quoi... mademoiselle.

Pour se donner une contenance, Edmond n'avait pas cessé, pendant toute la durée de sa visite, de rouler la quittance entre ses doigts. Au moment du départ, absorbé par une préoccupation tout autre que celle du loyer, il ne pensa plus à cette quittance ; ou peut-être espérait-il tirer profit de sa maladresse ; toujours est-il qu'il la laissa tomber. Mlle Rose se précipita pour la ramasser, et comme Edmond se baissa au même moment, sa bouche effleura la joue de la jeune fille.

Edmond se releva, les lèvres toutes parfumées du

baiser volé. D'un regard il implora son pardon ; mais un autre regard de Mlle Rose lui laissa comprendre qu'il était tout pardonné ; et quittant, avec la joie au cœur, la chambrette de la modiste, il ne fit qu'un bond dans l'escalier pour arriver chez lui.

*(A suivre.)*

## TOURNURES.

A propos des nouvelles modes, qui se répandent de plus en plus chez nos paysannes, on nous raconte qu'une jeune femme de La Côte, voulant se faire une tournure, fixa des attaches à un petit coussin de berceau et se l'adapta sur la partie du corps qu'elle voulait rehausser. Ainsi attifée, elle se rendit au marché de Rolle. De retour au village, elle dut immédiatement préparer le dîner de son mari. En femme soigneuse, elle ôta vivement sa robe pour ne point la salir, et courut à la fontaine laver la salade, vêtue d'une jupe seulement, comme cela se voit assez fréquemment à la campagne, surtout le matin.

Il n'y aurait donc rien eu là de bien extraordinaire, si cette brave ménagère n'avait pas complètement oublié d'enlever le coussin, qui apparaissait comme une bosse de chameau chaque fois qu'elle se penchait sur son ouvrage. Mais on se figure les rires des passants et des commères du voisinage. Il y a bientôt deux ans que le fait a eu lieu, et cependant chaque fois qu'elle passe dans le village, il est rare que quelque méchant gamin, caché dans un coin, ne lui crie pas de toute la force de ses poumons : Hé ! le coassin !

Une jeune fille a épousé un vieillard.

— Comme il est courbé ! dit l'un des invités en parlant de l'époux.

— C'est, répond un autre, pour faire croire à un mariage d'inclination.

## Réponses et questions.

C'est par erreur que nous avons donné samedi une charade qui avait déjà paru.

## Question.

Dans quel pays les habitants peuvent-ils le plus facilement se passer de montre ?

Prime : Un petit couteau de poche.

L. MONNET.

**Tir fédéral.** — Le soussigné, ancien détenteur de l'Hôtel de l'Ecu de Genève, à Begnins, fait savoir aux visiteurs du tir fédéral, qu'il a pris un établissement rue de Lausanne, près de la sortie des trains suisses, et qu'ils trouveront chez lui des vins vaudois de première qualité.

WYMANN, cafetier.

## VIINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & fils, Lausanne.